



© Reto Andreoli

# Une colère baignée de piraterie et de contes nordiques

Le collectif cuivré du chanteur bernois Andreas Schaerer régale des publics d'ici et d'ailleurs sans se prendre au sérieux. — Par Alexandre Caldara

## ● MUSIQUE

MERCREDI 28.03.12 / 20H  
Hildegard lernt fliegen



Hildegard lernt fliegen  
DVD/CD. Film, Tales Wander.  
CD, Live in Moscow.  
Unit Records

■ Si Antoine de Saint-Exupéry était né à Berne dans les années 1970, peut-être aurait-il écrit : « Dessine-moi Hildegard lernt fliegen ? » Et le nouveau petit prince Peter Bäder aurait dessiné une silhouette ébouriffée à la proue d'un bateau, ou une Heidi contemporaine blottie à l'arrière d'une luge. La création d'un remue-ménage doux-amer par un dessinateur qui donne de la vitesse à un groupe de musique. De l'improvisation dans des cases. Et un crayon qui réécrit la mélodie. Reprenons. Hildegard est un personnage imaginaire créé par le fumambule de la voix Andreas Schaerer afin de devenir un sextet, un cabaret, un clafoutis, une farce, un orchestre, et Peter Bäder, un illustrateur qui habille l'esthétique du groupe, qui plante une fourchette dans le sol, qui sème la tempête dans des univers apparemment calme.

Reprenons encore ; Hildegard depuis 2005 n'apprend pas seulement à voler. Hildegard amuse la galerie avec ses saxophones hurlants et une voix parfois magistrale, souvent traînante. Donc Hildegard lernt fliegen propose des fables plongées dans la mémoire de Kurt Weill et de Frank Zappa, puis divague, s'en va en forêt, lève les yeux au ciel pendant les mariages et les enterrements. Hildegard, c'est aussi une grappe de chapeaux, de casquettes et un crâne lustré autour d'une contrebasse ou une idée du jazz. Une bande de copains qui ne se prend pas au sérieux et qui pourtant salit le scat avec obstination et régale très largement des publics d'ici et d'ailleurs, en grommelant, parfois en anglais, parfois en suisse-allemand une colère helvétique baignée de piraterie et de contes nordiques. Vous suivez ?

Hildegard lernt fliegen prend au cirque sa bouffonnerie et sa gravité, et à la pop sa légèreté éthérée. Cela donne un produit à la croix blanche facilement exportable et des numéros de clowns où on attend la musique, mais... Andreas Schaerer, ce mutant de la voix qui semble aimer autant Sinatra que Rahzel, la boîte à rythmes vivante de The Roots, ce crooner nourri de hip-hop et

de castrats, de numéro de passe-passe, compose avec virtuosité des rengaines et parfois cela va plus loin. Ainsi le morceau « A Tale From The Forest » que l'on peut entendre sur le disque *Vom fernen Kern der Sache* propose de multiples renversements. Cela commence comme les Italiens de Musica Nuda, en toute sobriété une contrebasse perdue dans l'immensité, puis une clarinette basse qui souffle en obscurité et quelques tintements de xylophone pour arriver sans s'en rendre compte vers une voix claire évoquant Radiohead. On reste sur ce versant longuement, avec des interruptions de batterie jungle et cela se termine par un épilogue langoureux à l'accordéon. Beaucoup de mélancolie se cache derrière l'orgie de sons qu'on croit entendre au départ, ce n'est pas le moindre charme du groupe. Mais le secret tient peut-être aussi à ses souffleurs : Andreas Tschopp enroule son sopsophone autour du corps, Matthias Wenger recherche les aigus à travers saxophones alto et soprano, Benedikt Reising s'occupe de moduler les basses au baryton pendant que le contrebassiste Marco Müller et Christoph Steiner à la batterie font mieux qu'assurer la rythmique, ils dérapent et changent d'axes constamment.

### Delirium musical

On croyait écouter une énième fanfare tzigane revisitée et nous voilà dans *Pierre et le Loup* arrosé d'acide. Le morceau se nomme « But A Dream Within A Dream » et se présente comme une série de souffles, d'agonies, puis le trombone se fend la gueule et se disloque. Et le climat évolue vers un big band des années 1950 de Broadway, classicisme et langueur. Évidemment, cela ne pouvait durer, des spasmes de free-jazz contaminent le morceau. Tout cela se joue toujours avec humour, Hildegard ne vole pas et ne se brûle pas les ailes, mais propose un épuisement de tous ses rêves. Le crooner devient un pépère qui ralentit sa voix, comme une action sportive revisitée à l'infini. Hildegard raconte des histoires, les essaime et donne à l'âme slave un parfum de röstis pas désagréable. ■

Alexandre Caldara est journaliste généraliste et culturel pour *hotelrevue*, *www.theaterkritik.ch* et la revue *Dissonance*.